

François de Singly, *Double Je. Identité personnelle et identité statutaire*

Armand Colin, Paris, 2017, 216 p.

Rébecca Ndour



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sdt/28647>

DOI : 10.4000/sdt.28647

ISSN : 1777-5701

Éditeur

Association pour le développement de la sociologie du travail

Ce document vous est offert par INRAE Institut National de Recherche pour l'Agriculture, l'Alimentation et l'Environnement



Référence électronique

Rébecca Ndour, « François de Singly, *Double Je. Identité personnelle et identité statutaire* », *Sociologie du travail* [En ligne], Vol. 61 - n° 4 | Octobre-Décembre 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 24 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sdt/28647> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sdt.28647>



Sociologie du travail is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

François de Singly, *Double Je. Identité personnelle et identité statutaire*

Armand Colin, Paris, 2017, 216 p.

Au terme de sa carrière universitaire, François de Singly publie un ouvrage suscité par le constat de la permanence d'une séparation stricte entre identité personnelle et identité statutaire dans la manière de penser et d'étudier l'identité en sociologie. Par l'entremise de matériaux divers de recherche comme de fiction, dévoilant son univers littéraire, artistique et cinématographique, il tente en cinq chapitres de montrer les conséquences de cette bipartition sur la compréhension du social, et plaide pour une sociologie « complète » qui ne mutile pas la réalité sociale.

L'introduction permet, en remontant à Montaigne, de montrer comment un modèle de l'identité double se fait jour et se diffuse largement en Occident au point d'orienter franchement, quelques siècles plus tard, une sociologie naissante qui tient à se distinguer de la psychologie et prend comme objet d'étude le statutaire, censé résumer l'être social de la personne. Elle privilégiera ainsi une approche dénonciatrice de l'illusion d'un sujet pourtant mal appréhendé, dont la conscience et la capacité de jugement sont niées face à la force des déterminismes sociaux. Ce faisant la sociologie favorisera, paradoxalement, le développement d'une identité personnelle, *Je*, perçue comme « totalement hors du social » (p. 14). Pourtant, les individus font bel et bien preuve d'une conscience qui leur permet de jauger et de juger une situation. Selon l'auteur, les *instases*, moments d'introspection où peuvent se révéler souffrance et inconfort sociaux, le démontrent particulièrement.

La dualité n'a que peu de vertus. Elle promet un *homme unidimensionnel* (chapitre 1) et empêche le sens commun, comme la sociologie, de penser ensemble des choses appréhendées comme distinctes, voire opposées. Par exemple, l'idée spontanée que l'amour n'est pas intéressé explique qu'en sociologie l'amour comme sentiment ne soit pas réellement pris au sérieux dans l'analyse de la rencontre amoureuse, encadrée par l'homogamie (p. 171). Rejetant cette approche restrictive qui ne rend pas compte de la complexité du social, l'auteur s'attelle à réhabiliter tout ce qu'il identifie comme personnel. Les rôles sociaux sont assimilés à des uniformes, des superficialités masquant « le soi profond » (p. 34). Apparaissent en filigrane les limites imputées à la perspective duale. Dans une interprétation du monde ainsi conditionnée, *se débarrasser de ses habits sociaux* (chapitre 2) devient en société la voie idéale de recherche de la vérité, invisibilisée, de soi. L'authenticité, opposée aux « faux-semblants », est recherchée, dans un mouvement de libération, ou de légitimation de soi, à la manière des individus se démarquant de leur héritage familial ou remettant en question la position que leur octroie leur activité professionnelle. Dans le mouvement inévitable de balancement induit, le refus « scientifique » de regarder sous les habits sociaux engendre donc une prise d'importance de l'identité personnelle. Les trajectoires des individus en sont fortement impactées : ils doivent trouver des subterfuges pour effectuer, même provisoirement (comme par le *cool* et le lâcher prise, p. 70-71), des retours à soi, pour ne pas tomber dans la détresse pouvant être causée par les désaffiliations et les renoncements attendus d'eux par la société. Cette situation d'écartèlement provoque, pour François de Singly, une pratique contemporaine prisée des politiques (p. 73-75) : l'*extimité*, qui consiste à mettre en scène son identité personnelle lors d'exercices publics servant à prouver que nos habits sociaux, surtout lorsqu'ils sont d'envergure, n'ont pas tué notre *Je*.

En réalité, plutôt que d'être fatigués d'être eux-mêmes, les individus seraient las du contraire (chapitre 3). Fatigués des rôles sociaux, « faux-selves » qui ne leur donnent que peu de possibilités d'exprimer leur *Je*. On aurait pu lire le travail d'Alain Ehrenberg, auquel il est ici fait référence, comme une réflexion sur la détresse sociale et individuelle générée

par les injonctions sociales de la performance de soi. François de Singly s'en sert comme illustration des confusions répétées faites entre ce que seraient profondément les individus et ce qu'ils prétendent en public. Cela serait dû à l'importance prise par la dimension statutaire de l'identité dans la société comme en sociologie. En société, les individus sont empêchés de faire cohabiter sereinement, comme cela devrait être possible, statut social et sentiment d'être soi. En sociologie, l'identité personnelle, bien qu'agissant dans les mécanismes sociaux analysés, n'y est pas suffisamment prise en compte et est susceptible d'être associée à ce qu'elle n'est pas. La définition de cette identité personnelle est importante (chapitre 4) et en même temps simple : elle relève du choix de l'individu embarqué dans l'expérience sociale — ce qui implique de tolérer qu'il y ait transferts, même provisoires, d'un rôle, du pôle statutaire au pôle personnel ou *vice versa* (p. 69). Accepter de prendre en compte le sens attribué par les individus à leurs expériences serait qui plus est une condition nécessaire à la compréhension des sociétés modernes caractérisées par leur dimension libertaire (chapitre 5). Dorénavant, et ce fait est essentiel pour l'auteur, l'acteur chercherait d'ailleurs moins à donner un sens à son action qu'à la réaliser comme preuve ultime de sa liberté.

La méthode d'enquête se révèle donc centrale dans la question de l'identité. En effet, de contenu supposé déposé en chacun, l'identité personnelle apparaît finalement comme une expérience jamais achevée, mais s'exprimant et se révélant au cours des épreuves de la vie. Découverte qui, d'après l'auteur, devrait pousser la sociologie à analyser « la relation [...] entre les rôles joués et le *Je*, afin de préciser la manière dont intervient l'expérience sociale dans la production de l'identité personnelle » (p. 160). Car si l'identité personnelle se révèle insaisissable de manière définitive, elle pourrait n'être tout simplement pas saisissable par une sociologie qui s'obstine à privilégier les approches exclusivement quantitatives. L'auteur préconise donc, non pas de privilégier l'une ou l'autre des approches, utiles chacune à sa manière, mais, dans le but d'atteindre l'idéal d'une sociologie « complète », de les combiner (p. 172) pour cesser de mutiler l'identité.

Face à cette proposition finale de plus en plus partagée en sociologie, on peut regretter que l'auteur lui-même se soit laissé enfermer dans l'opposition réductrice qu'il dénonce. De fait, trop occupé à réhabiliter la dimension personnelle de l'identité, il semble perdre de vue que la *circulation entre deux types d'identités* (p. 109 et suivantes), loin d'être le résultat d'opérations ponctuelles de type « transferts » de la part des individus, est la réalité sociale même. S'il avait intégré cette perspective dialectique, l'ouvrage contribuerait de manière plus importante, nous semble-t-il, aux débats sur le concept d'identité (Brubaker, 2001 ; Avanza et Laferté, 2005) établissant qu'elle ne s'énonce pas *a priori* mais se découvre, multidimensionnelle, relationnelle et changeante dans le temps et selon les circonstances, par des méthodes favorables à un meilleur accès aux expériences vécues. Dès lors, on ne peut que repérer les dimensions pouvant influencer l'identification des acteurs et voir comment elles s'équilibrent en pratique pour permettre leur épanouissement en société. C'est pour rendre compte de cette idée que l'auteur invoque Georg Simmel (1908) qui, intéressé par l'effet des actions individuelles dans le processus de formation de la société, pose que si les cercles de sociabilité se multiplient avec la modernité, ils doivent idéalement se superposer, et non être concentriques, pour assurer l'équilibre garant d'une bonne cohésion entre les membres de la société. Si les pratiques sociales deviennent objet de la recherche sociologique, c'est bien parce que dans la réalité, ces cercles étant investis différemment par les individus, la compréhension des conditions menant à cette inégalité de traitement devient incontournable. Dans cet objectif, un retour à Max Weber (1921) qui questionne les processus par lesquels les individus s'engagent plus ou moins personnellement dans des relations, quelle que soit la nature initiale de leurs liens, pourrait être féconde. Dès lors, que le sociologue prétende ne s'intéresser qu'à ce qui serait exclusivement social non seulement ne l'exonère pas de

prendre en compte le fait que tout est susceptible d'être interprété comme personnel, mais l'oblige en plus à analyser finement les conditions d'où émergerait une telle expérimentation du social. C'est au fond à cette exigence de se donner réellement les moyens de mieux saisir les réalités sociales, existant objectivement mais ré-interprétables subjectivement selon des conditions distinctes d'expérimentation, qu'invite, nous semble-t-il, François de Singly.

Références

- Avanza, M., Laferté, G., 2005, « Dépasser la “construction des identités” ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, n° 61, p. 134-152.
- Brubaker, R., 2001, « Au-delà de l'“identité” », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 139, p. 66-85.
- Simmel, G., 2013 [1908], *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, Presses universitaires de France, Paris.
- Weber, M., 1995 [1921], *Économie et société. 1. Les catégories de la sociologie*, Pocket, Paris.

Rébecca Ndour
Centre Maurice Halbwachs
UMR 8097 CNRS, EHESS, ENS et INRAE
48, boulevard Jourdan, 75014 Paris, France
ndour.rebecca[at]gmail.com